

KONTAKTE

Lorsqu'à la fin de son ouvrage "Lines of my hands", Robert Frank qui passe pour l'inventeur d'un nouveau style de reportage, présente des bandes de contact et des fragments de bandes de film, on feint de l'ignorer et de ne pas voir. Lorsqu' à la fin de sa vie, Walker Evans s'ingénie à vouloir confronter objet réel et photographie dans un jeu dialectique qui fait qu'on ne sait plus, des deux, lequel est image, on feint aussi de l'oublier.

Nous vivons depuis une dizaine d'années un retour/rappel à l'ordre dans les arts plastiques et singulièrement dans la photographie qui tend à occulter toutes les expériences, les recherches et s'efforce à retarder l'ultime prise de conscience de la modernité. Si à ces tentatives que je viens de nommer, on ajoute l'admirable et mortel travail mené par Ugo Mulas dans les années soixante en Italie, les jeux tragiques de graffittis d'un Arnulf Rainer, ici, en Autriche, et les multiples travaux que la critique s'efforce depuis longtemps de maintenir sous silence sauf à les voir émerger dans le marché des arts dits "légitimes", il faut bien admettre que la photographie n'est pas seulement cette pratique mnémorique ou documentaire à laquelle on voudrait la limiter.

Aujourd'hui de nombreux jeunes artistes s'interrogent sur leur médium, le prennent en compte et s'efforcent à en mesurer les limites, à tendre toujours plus, comme la corde d'un violon, ce statut sémiotique si ténu, si fragile de l'image photographique.

Les trois jeunes photographes français dont nous avons choisi de montrer les oeuvres ici, font partie de ces aventuriers de la photo contemporaine qui ont décidé de s'attaquer de l'intérieur à ce qu'on appelle "la civilisation de l'image"; ce singulier pèse curieusement de tout son poids car l'image, aujourd'hui, est parfaitement interchangeable et l'on sait bien que les media dits de communication ne communiquent en fait qu'entre eux, excluant de plus en plus l'individualité. Ceux-là ne se satisfont pas des photo-clubs et des magazines populaires, leur approche de la photographie est autrement plus riche et rigoureuse. Ils laissent les problèmes du référent aux vieux théologiens médiévaux et s'attaquent, peut-être à la façon de sculpteurs, à la

matière brute de la photographie, à ce matériau indispensable qu'est la trace du film, la planche contact, trace de traces, indice d'indices, photographie minimum à laquelle ils confèrent un statut esthétique et plastique, désignant par là l'inmontrable ou le jamais montré. Cette image minimum et multiple, non encore dégagée de sa matrice, entourée des perforations et des glyphes atteint ainsi à la valeur de symbole, symbole de la technologie même de l'image sur laquelle les photographes, ~~se~~ ^{font} ~~efforcent~~ habituellement de ~~faire~~ l'impasse.

De telles images se prêtent admirablement au jeu des suites séries et séquences, à ~~ap~~paritions, disparitions, jeux des rythmes quasi musicaux, cinétisme, ici, à l'évidence, la photographie sort de la photographie, de ce que nous nommons habituellement photographie. Ici le contact est renoué avec les vieilles interrogations toujours d'actualité de la modernité en art, cette perpétuelle remise en cause de son statut qui, de Poussin à Cézane, d'Ingres à Support/Surface est l'une des constantes de l'art Français. Le contact est renoué aussi avec les autres pratiques expérimentales contemporaines dont il n'y a pas de raison d'exclure la photographie.

Alain Fleig

~ 05/198h -